

d'œuvres entièrement définitives, ou plutôt définitives en leur entier.

Comme ce siècle cosmopolite, il a subi toutes les influences étrangères.

Comme notre siècle, il s'est trop souvent payé de mots. Je ne sais, par exemple, s'il a douté de lui comme notre siècle qui se dit toujours en décadence, et que son successeur croira sur parole. Dans cinquante ans, on prétendra que notre siècle ne valait rien, ne fut rien. Pourtant tout viendra de lui ; il aura contenu, du moins en germe, tout ce que les autres créeront.

De même, toujours, pour Victor Hugo. On ne peut, en poésie, rien tenter, rien inventer qu'il n'ait accompli ou fait pressentir.

Et surtout — voici par quoi il mérite de donner son nom à un siècle de recherches, d'activité ardente, — Victor Hugo aura été le poète, non pas du rêve, comme Lamartine, ou non pas seulement de la douleur, comme Musset, mais de la vie, de cette vie dont il fut l'écho retentissant et multiple, pour laquelle il se fit la cloche de cristal dont il parle :

De verre pour gémir, d'airain pour résister !

CHARLES FUSTER.

## LA MÈRE SAINTE-AGATHE

Cela a commencé, me dit mon ami, Maxime Berthier, de la façon la plus banale du monde. J'étais allé, au mois de septembre dernier, passer une quinzaine dans ma famille, auprès d'Orléans. Notre voisine de campagne, Mme Aubray, une vieille dame excellente et très pieuse, avait pris chez elle, pour le temps des vacances, une orpheline de seize ans, élevée dans un couvent de dominicaines aux environs de Tours. Mme Aubray était l'amie des religieuses, et ces bonnes filles lui avaient confié la petite conventine pour la distraire un peu et pour qu'elle eût l'illusion d'être allée elle aussi "en vacances", comme les autres enfants.

Mes parents voyaient beaucoup leur vieille voisine. Souvent on passait la soirée chez elle. Tout d'abord je ne fis pas grande attention à sa compagne : elle était si petite, si modeste et faisait si peu de bruit ! Mais un jour on dit son nom devant moi, un nom qui me parut bien joli : Lydie de Frégeneuilles. Dès lors, je la regardai de plus près et je vis qu'elle était mignonne, rose, blonde avec de grands yeux noirs toujours effarouchés. Elle portait un costume de pensionnaire, une robe et une petite pèlerine noires, et, pour sortir, un chapeau de paille blanche avec des rubans bleus.

Je voulus la faire causer un peu. Elle était très timide, ne parlait qu'avec un effort visible et n'achevait presque jamais ses phrases. Pourtant elle me parla avec effusion de la mère Sainte-Agathe, une vieille religieuse sans doute (ce sont les meilleures), qui l'avait prise toute petite et l'avait toujours aimée, soignée, dorlotée maternellement. La mère Sainte-

Agathe était "maîtresse générale" du pensionnat ; la mère Sainte-Agathe avait de l'esprit ; la mère Sainte-Agathe savait la musique, le dessin, organisait au couvent les processions et les représentations dramatiques ; la mère Sainte-Agathe aurait pu être prieure générale de l'Ordre si elle avait voulu. Bref, il n'y avait pas au-dessus de la mère Sainte-Agathe. Je conçus une haute idée de cette respectable religieuse.

Quelquefois je faisais la lecture, le soir. Je voyais bien que Mlle de Frégeneuilles ne me quittait pas des yeux et qu'elle ne savait où se fourrer quand elle rencontrait les miens. Cela me faisait plaisir, sans me troubler autrement.

La veille de mon départ, je lui tendis la main. Elle y mit courageusement sa menotte, et, comme nous nous trouvions un peu à l'écart des "ancêtres", elle s'enhardit jusqu'à me dire :

— Nous reverrons-nous, Monsieur ?

— Mais, Mademoiselle, je l'espère bien.

— Oh ! dit-elle tristement, ce sera bien difficile. Dans un an, peut-être. . . .

De retour à Paris, je ne pensai plus qu'à la petite conventine. — Une vraie jeune fille, une ingénue pour de bon, couvée sous l'aile de sa mère dans un coin de province, c'est déjà charmant ; mais une petite fille élevée uniquement par des religieuses, une pensionnaire qui n'avait jamais eu d'autre maison qu'un blanc et gai couvent de Touraine, comme c'était plus complet et plus rare ! Une âme toute neuve, tout enfantine, tout ignorante, à caresser et à pétrir doucement, quel rêve ! et puis une pitié me venait pour cette pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais connu que la maternité virginale et froide des bonnes sœurs, et que j'avais vue si épeurée chez la vieille dame et promenant autour d'elle de si grands yeux étonnés. Vraiment ce serait une bonne œuvre de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille : et ce serait une bonne œuvre singulièrement agréable pour celui qui l'entreprendrait ! Et comme elle aimerait son mari ! Certainement il serait tout pour elle, lui ayant tout donné.

Et voilà pourquoi, un beau jour, je tombai chez mes parents : " J'ai vingt-cinq ans, je m'ennuie, je veux me marier, j'ai trouvé ! — Et qui ? — Mlle de Frégeneuilles. — Mais. . . mais. . . mais. . . " Je levai toutes leurs objections et ne leur laissai pas une heure de repos. On prit rapidement des informations : Lydie avait une dot plus que raisonnable ; son tuteur, qui ne s'occupait point d'elle, laissait carte blanche aux sœurs pour la marier. Enfin, je jetai ma mère dans un wagon, je la descendis à Tours et je la traînai, tout essouffée, au couvent de Lydie, où elle devait "faire la demande". On l'introduisit au parloir et, n'osant la suivre, je restai dans le jardin à attendre le résultat de la visite.

Le jardin était grand et propre ! d'une propreté de chapelle de couvent. Une allée de tilleuls, aussi exactement alignés que des cierges, conduisait à une terrasse qui donnait sur la Loire et d'où l'on découvrait un admirable paysage tourangeau : entre les rives molles semées de frissonnants bouquets de peupliers, le fleuve bleu étalé comme un lac des îlots ; blonds et des touffes d'osier bleuâtre ; à l'horizon un pont très long aux arches délicates, d'un gris d'argent,